

GO WITH THE FLOW

Margareth G. Write

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'Article L.122-5 (2 et 3 alinéa), d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite (Article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

Copyright © Margareth G. Write 2025

Margareth G. Write a fait valoir son droit à être identifié comme l'auteur de cette œuvre conformément à la loi sur le droit d'auteur, les dessins et les brevets de 1988.

ISBN : 978-2-9590114-2-9

Dépôt légal : décembre 2025

Nouvelle édition révisée en 2025
Première édition publiée en 2023



*À Victoria,
sans qui ce livre n'existerait pas.*

*À Lola et Zoé,
mon amour vous accompagne.*

Prologue

Je suis enceinte d'une petite fille qui s'appellera Lola. Elle est prévue pour le 2 août.

Huit mois sans nouvelles de ma fille après une énième dispute, voilà ce message qui apparaît sur mon téléphone. J'en reste bouche bée, stoïque, à lire et relire en boucle ce message reçu sur WhatsApp. Pétard ! Bonjour la nouvelle. Prends ça et pars avec. Mon blocage a duré... dix jours. Ah oui, quand même ? Oui, je suis lente, c'est un fait, plus particulièrement pour ce genre de nouvelles. Ce n'est pas tous les jours qu'on vous balance ce type d'infos comme une patate chaude. J'ai besoin de temps, il faut que je la digère, celle-là, et elle est de taille. Cette phrase tourne et retourne dans ma tête tel un poisson rouge dans son bocal.

Que faire de cette annonce ? Beaucoup diront : « Mais enfin, c'est une super nouvelle. » Mouais, ben là comme ça, de cette manière et dans ce contexte, je ne saute pas de joie. Le destin de la famille est désormais scellé à celui qu'elle a choisi pour compagnon, celui que je considère comme un abruti fini, le gendre pas idéal du tout. Voilà ce que je pense, pour être honnête.

Quand je le regarde, je vois un sombre crétin à peine capable

de s'exprimer clairement en français. Il ne parle pas, il aboie. Et il faut le voir conduire, à moitié couché, assis de travers, genre racaille. Je ne sais pas ce qu'il cherche à démontrer et à qui, mais cette attitude ne doit pas impressionner grand monde. J'ai vraiment une piètre opinion de lui. Je n'ai jamais compris ce que ma fille pouvait lui trouver. J'avais espéré, après un passage long de cinq ans avec Yohan, qu'elle aurait compris, appris de ses erreurs et, par conséquent, qu'elle choisirait mieux le suivant. Eh bien, pas du tout ! Pour le coup, elle est passée d'un sociopathe à un demeuré. Bonjour la progression !

Ensuite, je me dis, perplexe : « Déjà !? » Je me sens si jeune. Tous les jours, je cours ou je fais du fitness. Mon corps n'a pas tellement changé malgré les années et mes deux grossesses. À quarante-cinq ans, la plupart sont surpris en me voyant et se demandent même quelle est la recette miracle. Une bonne génétique, je dirais. Je reconnaissais avoir un métabolisme de rêve, qui grille les calories à toute vitesse. Couplé à une alimentation variée et à du sport régulier, le tour est joué.

Je me regarde dans la glace de la salle de bains, ce qu'il me renvoie ne cadre pas avec le mot grand-mère. Ceci dit, je précise avoir une règle personnelle indéfectible qui consiste à ne jamais porter mes lunettes dans la salle de bains. Le résultat est ultra positif, vous devriez essayer. Mon raisonnement est le suivant : notre vue se dégrade après la quarantaine afin de ne pas voir les dégâts causés par le vieillissement. La vie est sacrément bien faite. Eh oui, elle applique un filtre naturel sur nos jolies mirettes afin de ne pas prendre conscience de cette dégénérescence inéluctable. J'adore, j'adhère. Laissons faire Dame Nature et évitons de la contrarier en retirant ledit filtre. Logique, non ? Du coup, j'en déduis que je me vois probablement avec dix ans de moins chaque matin. Ahaha, trop bien ! Je suis carrément séduite. Parfait ! Je tiens à garder mon moral.

Vous comprendrez donc que, devant les trente-cinq ans qui s'affichent quotidiennement dans mon miroir, j'ai forcément du mal à conceptualiser le mot « grand-mère ». Nan, mais quelle idée ! Je ne suis pas prête, moi. C'est dingue quand on y pense. On vous impose les choses sans jamais vous demander votre avis. Nan, je rigole ! J'admetts qu'en ayant des enfants à vingt-trois ans, j'optimisais mes chances d'être grand-mère jeune, mais là n'est pas la question.

Les jours passent et se ressemblent. Au programme : une heure de cours d'espagnol accompagnée de l'indispensable café et d'une banane le matin. Suivi d'un jogging de quarante-cinq minutes dans les champs de canne et de trente minutes de stretching. Douche. Gros déjeuner. S'ensuit un deuxième café avec Jean-Luc et Mag au Mafiozzo, mon bar favori à Flic en Flac. Lecture du journal quotidien qui amène son lot de discussions en tout genre et de rigolades. Après-midi plage ou cours de kitesurf au Morne. Retour au bercail. Apéro, dîner... En gros, voici ma routine à Maurice.

L'île Maurice ? Pourquoi ? Depuis quand ? Que s'est-il passé ? C'est ma dernière lubie, une parmi tant d'autres. Ma tête ne s'arrête jamais. Alors, comment et pourquoi j'ai atterri ici ? Pour vous raconter, petit retour en arrière, on rembobine la cassette. Arf ! Je parle déjà comme une vieille. Comment dirait-on de nos jours ? Peu importe. Toujours est-il que je vous expliquerai ça au prochain chapitre.

Pour l'instant, je suis engluée dans mon quotidien avec cette nouvelle à avaler. Gloups ! Pas évident. Je criais haut et fort que j'étais prête à être grand-mère, que c'était cool, la meilleure partie avec les enfants. « Gouzi gouzi, areu areu », on dorlote, on câline et quand le gamin devient pénible et braillard, hop ! Retour à l'envoyeur ! En résumé, les petits-enfants représentent les avantages quand on est parents, sans les inconvénients. Du sur-mesure : tous les bienfaits des bambins sans les responsabilités,

le stress, les corvées et la routine. Difficile d'avoir mieux, du rêve en barre.

Seulement voilà ! On n'est jamais préparé à monter en grade si simplement, et surtout si rapidement. Je vis cette nouvelle comme quelque chose qui me tombe sur le bourrichon, brutalement, sans prévenir. Moi qui planais dans la stratosphère, dans ma petite vie paisible et bien huilée sur mon île au beau milieu de l'océan Indien, je me retrouve tout à coup sur le front de mer à scruter l'horizon, l'air hagard. Grand-mère... Ben mince ! Les jours passent... Mon cerveau fait de son mieux pour détricoter la nouvelle, le problème, la nouvelle, le problème... je ne sais pas trop. Toute la journée, il fait des allers-retours entre ces deux mots. Autant dire qu'il peine à assimiler l'information.

Anastasia avait déjà connu des relations chaotiques avant que le passé ne revienne frapper à sa porte. Elle rencontra Antoine lorsqu'elle avait treize ans, lui quatorze. Ils se côtoyaient au collège et tombèrent amoureux, vivant une idylle enfantine dans le secret. Les années de scolarité passèrent, chacun rejoignit un lycée différent, les amenant à se perdre de vue. Ana fit alors la rencontre de Yoan, un sociopathe de cinq ans son aîné. Du haut de ses quinze ans, elle succomba au baratin de ce pessimiste de vingt ans, mal dans ses baskets, qui rejettait toutes ses fautes sur la société.

À cet âge, cinq ans d'écart représentaient un gouffre. Il eut vite fait de prendre un ascendant sur elle, la fit tomber amoureuse pour mieux ensuite la malmener, la manipuler et la rendre malheureuse. La blague dura jusqu'à ce qu'Ana atteigne vingt ans. Un jour fatidique, lors d'une énième scène de violence verbale, elle prit ses affaires et le quitta définitivement. Alléluia !

Habitant Lyon, elle se retrouva soudainement à la rue, quelque peu désœuvrée. Elle se réfugia logiquement chez moi, sa mère, à Chambéry, où elle retrouva le cocon familial

nécessaire à sa reconstruction.

Ravie de redécouvrir un bien-être perdu et une confiance en l'avenir, elle se rendit à une soirée organisée par les anciens de son collège où réapparut, après toutes ces années, le fameux Antoine. Bien évidemment, les retrouvailles les replongèrent dans ce sentiment éprouvé l'un pour l'autre. Voilà ma donzelle embarquée à toute vitesse dans une folle histoire d'amour, à peine séparée de l'autre cinglé. En bonne dépendante affective, ma bernique venait de se trouver un nouveau rocher.

Sur le coup, Anastasia ne s'étala pas sur le sujet, et je ne m'en méfiai pas, contente et persuadée que ma fille avait emprunté le chemin d'une relation amoureuse classique. Antoine prit rapidement toute la place dans le cœur d'Ana. Elle, qui venait de se démener pour débusquer un superbe studio à Lyon, n'y vécut pour finir que rarement, trop occupée à faire des allers-retours sur Chambéry pour vivre sa passion.

Bilan des courses : elle démissionna de son boulot, rendit son bel appartement et emménagea avec lui. La seule chose que je me suis dite à ce moment-là fut : « On prend les mêmes et on recommence ». C'est ainsi qu'Antoine reprit sa place dans la vie d'Ana, pour le meilleur... et surtout pour le pire.

Il a reçu une éducation à des années-lumière de la sienne. Intellectuellement, un monde les sépare. Les deux s'amusent bien ensemble, cependant l'humour n'a jamais suffi à faire perdurer un couple, que je sache. Il a un fort penchant pour l'alcool. Et plus encore, il adopte le parfait comportement du cassos.

Durant cette période, je déménageai en Angleterre. Deux ans passèrent, au cours desquels j'observai leur relation de loin. Comme à chaque fois que ma fille avait un mec, les rapports se tendirent entre elle et moi. Selon les coups de gueule de Mademoiselle, j'eus peu ou pas de contact.

Vint le jour où je décidai de vendre mon appartement (loué

pendant tout cet intervalle à Chambéry pour rembourser l'emprunt) et de me séparer de mes affaires. J'en donnai énormément à Ana, qui saisit l'aubaine, et je cédaï le reste : voitures, meubles, habits... Le tout fut exécuté en un temps record, et je repartis dans le pays réfléchir à mon avenir.

Surgit une grosse dispute entre eux, qui fit boule de neige sur moi ; à croire que tous deux cherchaient un bouc émissaire. Au téléphone, les paroles de ma fille allèrent tellement loin que je raccrochai, convaincue que le point de non-retour était franchi. Les mois s'enchaînèrent dans un silence radio. Je n'eus plus aucun contact. De mon côté, je fis ma vie tout en sentant que mon séjour au Royaume-Uni arrivait à son terme. Deux ans et demi déjà que j'y vivais.

J'y étais venue pour parfaire mon anglais, concrétiser mon rêve d'enfant : parler couramment la langue de Shakespeare. C'était fait ! Oh, je n'avais pas la prétention d'être parfaitement bilingue, mais j'avais acquis un niveau défendable. J'adorais ce pays, pourtant le froid permanent et les étés très courts me poussèrent à envisager des contrées plus chaudes.

Vivre pieds nus en short au soleil était une vision qui amenait un large sourire sur mon visage. Ne dit-on pas que la misère est moins dure au soleil ? Pour confirmer l'adage, je me devais de vérifier. Cette pensée prit forme et, comme à chaque fois, lorsqu'une idée émergeait dans mon esprit, elle ne me lâchait plus. C'était plus fort que moi : je n'arrivais pas à me contenter de rêver. Je devais réaliser les choses, me confronter à la réalité.

Je rentrai en France pour discuter du projet avec mon fils. Édouard était, bien sûr, la première personne concernée par ce désir de changement, puisque le compromis des deux dernières années reposait sur le fait de nous voir une fois par mois. Lorsque j'avais décidé de m'expatrier, il avait quatorze ans. J'avais estimé qu'il était assez mature pour prendre une décision qui lui conviendrait. Même si ce n'était pas facile pour lui, il avait

réfléchi, pesé le pour et le contre, et avait finalement choisi de rester en France, chez son père, afin de préserver ses amis et sa routine. Je lui avais alors dit que rien n'était définitif, qu'il pourrait reconsidérer sa position quand il le souhaiterait.

Mon expatriation n'avait été envisageable que si l'on maintenait cette fréquence de retrouvailles. Deux ans s'étaient écoulés, et ce jour-là, je rentrai en France avec un autre projet en tête. Je lui exposai mes plans et, à ma grande surprise, il fut enthousiaste. Je pensais que la distance géographique, qui impliquait qu'on se voie moins fréquemment, aurait freiné ses ardeurs, mais c'était tout le contraire. À seize ans, il prit même part au choix de notre prochaine destination. Incroyable ! Nous appliquâmes la méthode de l'entonnoir, et finalement, Maurice s'imposa comme la destination idéale, cochant presque toutes les cases que nous avions listées.

De retour chez les British, je me renseignai sur les conditions d'obtention d'un visa de résidence sur l'île. Avec un statut d'autoentrepreneur, je pouvais bénéficier d'un permis de séjour d'une durée de trois ans, renouvelable. Je fis le point sur mes compétences. Visiblement, celles que je pouvais exporter semblaient liées au sport. J'envisageai alors de devenir coach sportif. Je m'inscrivis pour passer le diplôme. L'Angleterre en était le fief, et je pouvais le décrocher en trois mois si tout allait bien. La course commença.

Je me consacrai pleinement à mes études, dévorai des livres sur le sujet, m'entraînai à la salle comme une forcenée et appris à maîtriser toutes les machines. Mon entraîneur fut bluffé par ma volonté et ma motivation. Il me parla d'un gars qui venait de rater l'examen pour la troisième fois. Sans doute voulait-il me préparer à l'éventualité d'un échec. La seule chose que j'en compris fut qu'il fallait bosser plus. Il en résulta que je fis du huit heures à minuit entre livres et entraînements physiques. Forte de cette détermination, je passai les examens. Je réussis le diplôme

d'entraîneur de fitness et, dans la foulée, celui de coach sportif.
Yaaaaah !

En parallèle, j'organisai mon départ. J'entassai les affaires préservées de mon ancienne vie dans dix cartons qui, en théorie, me rejoindraient plus tard une fois installée. Pour ce faire, je contactai plusieurs entreprises de transport en vue d'obtenir des devis. J'achetai un vol sec et réservai une semaine dans une résidence via Booking.

Le 5 février 2020, mes diplômes en poche, le cœur battant, munie de deux valises, un bagage moyen et un bagage cabine, le tout empaqueté à l'arrache, je quittai l'Angleterre. Je m'envolai pour l'île Maurice, laissant derrière moi toute une vie, mes enfants, mes amis et mon sex-friend du moment. C'était le grand saut ! L'aventure à l'état pur.

L'île Maurice

Je revois mon arrivée à Maurice ; c'était incroyable. Un sentiment d'ivresse m'envahissait, mon niveau d'adrénaline crevait les plafonds. En y repensant, j'étais sacrément culottée. J'ai débarqué du jour au lendemain sur cette île que je n'avais jamais vue, seule, sans connaître âme qui vive.

J'ai souvent dit à mon entourage que si je n'avais pas de coucounettes, j'aurais de quoi les remplir. Beaucoup ont pensé que j'étais folle. Quoi qu'il en soit, je m'en fiche. Je refuse de continuer à rêver ma vie, de répondre au schéma de la société qui veut que l'on travaille quarante ans pour atteindre la retraite et enfin en profiter. Je suis en bonne santé maintenant, avec des rêves plein la tête. Je ne comprends pas pourquoi je devrais tout miser sur un hypothétique avenir. Je serai peut-être morte demain. Je ne veux pas passer quarante-sept semaines par an à subir un boulot que je n'aime pas, juste pour savourer les cinq restantes à faire ce qui me passionne le plus : voyager.

Nous sommes conditionnés, enfermés dans une éternelle routine que je ne supporte plus. Le bien-être nous est vendu comme le fait de posséder une maison, des meubles, des affaires en tout genre, mais moi, ça ne me comble pas. Je ne m'épanouis pas. Pire, je m'éteins. La vie en Europe me pèse. À cela s'ajoute l'hiver, accompagné de sa grisaille et de son froid que je déteste. Mon bonheur n'est pas là, je le sais. Où ? Grande question, mais

j'entends bien le découvrir.

Et puis, j'ai envie de tout laisser derrière moi, toutes mes peines, mes souffrances, mes déceptions. J'ai besoin d'insouciance, de légèreté, de chaleur, de douceur de vivre, loin de ce conformisme dans lequel je ne rentre pas. Je ne sais pas encore qui je suis, mais je sais déjà que je ne suis pas cette femme carriériste au look moderne, cheveux courts, à la garde-robe tendance, amassant de l'argent pour rembourser l'emprunt de son superbe appartement nouvellement meublé.

Quelque chose couve en moi, je le sens, c'est là. D'ailleurs, cette sensation ne m'a jamais quittée. J'ai souvent eu l'impression de ne pas être à ma place, de passer à côté de moi. Je suis déterminée à tenter l'aventure pour voir ce qui va en ressortir. J'ai très peur, mais j'ai plus peur des regrets alors je fonce. C'est donc la trouille au ventre que je débarque à l'aéroport de Maurice.

Pour démarrer en fanfare, l'immigration me garde une heure et demie car je n'ai pas de billet retour. Je leur répète maintes fois avoir contacté l'administration, qui m'a conseillé de ne pas en acheter un, dans la mesure où je viens monter une activité commerciale et m'installer. J'ajoute que l'employé au téléphone m'a recommandé de demander un visa business à mon arrivée, sésame que l'on obtient sans billet retour. L'agent de l'immigration écoute patiemment mes explications mais maintient inlassablement que ce n'est pas la règle et le répète en boucle à chacune de mes tentatives.

Je finis par me résigner à acheter un vol de dernière minute pour la Réunion, qui est à proximité. N'ayant pas internet, le fonctionnaire m'aide en appelant Air Mauritius. On fait avec les moyens du bord. À peine débarquée sur le sol mauricien, l'odyssée commence déjà. Bienvenue en Afrique !

Agacée, mais soulagée de quitter cet aéroport, je fonce récupérer mon gros bagage, qui doit tourner sur le tapis durant

tout ce temps. Heureusement, j'arrive in extremis : un employé s'apprête à l'emporter je ne sais où lorsque je l'intercepte. Exténuée, je renonce à prendre le bus pour aller à Flic en Flac et opte pour un taxi. Je n'aspire qu'àachever ce trajet et à me poser un peu.

À travers la vitre, je scrute le paysage et observe ce qui deviendra mon nouveau chez-moi. Tout est inconnu à mes yeux, mais wow ! Je prends conscience que ça y est, j'y suis ! Le chauffeur me dépose devant un distributeur car je n'ai pas de liquide pour le payer. Je découvre la nouvelle devise, le règle, il repart. Me voilà seule, moi et mes deux bagages, devant la résidence. Premier jour de ma toute nouvelle vie. Mes émotions sont à leur comble.

Dès le premier coup d'œil, l'établissement me plaît. Le réceptionniste m'attribue une chambre confortable et bien située. Je me contente de poser le tout vite fait et prépare mon sac de plage pour l'après-midi. Afin de m'acclimater le plus rapidement possible, je choisis de sortir immédiatement. Il est 14 h : un petit tour de repérage, suivi d'une pause sur la plage, devrait me faire le plus grand bien.

Je pars au hasard, prenant à gauche au carrefour, sentant que la mer est par là. Je marche cinq minutes sous une chaleur écrasante. Passer de 8 °C sous une tempête à 37 °C ensoleillés et humides crée un contraste saisissant. Je trempe mon tee-shirt, mais je suis heureuse de ce nouveau climat. En longeant la route, je remarque qu'ici, il n'y a pas de trottoirs. Les voitures me doublent, les occupants me dévisagent et me sifflent. Les hommes semblent aussi chauds que le temps. De l'autre côté de la route, j'aperçois une étendue d'un bleu éclatant, calme et majestueuse : une plage de sable blanc parsemée de filaos et de cocotiers, où quelques locaux se prélassent sous les palapas tandis que des touristes rougissent au soleil.

Pas très à l'aise mais bien décidée à faire mon trou dans mon

nouveau chez-moi, je marche un peu et choisis à la hâte mon emplacement. Je m'affale sur ma serviette, mais je constate rapidement que les conditions ont tendance à changer brutalement. Régulièrement, il se met à bruiner pendant quelques secondes pour céder à nouveau la place au soleil. Je savoure malgré tout mes premières heures, allongée sous cette boule de feu qui réchauffe mon corps, quand surgit Yoan.

Sitôt arrivé, il se met d'emblée à pleuvoir. Stupéfait, il commence à pester. Cette tournure des événements me fait pouffer de rire spontanément, ce qui l'incite à engager la conversation avec moi. Je le rassure en lui expliquant que ces quelques gouttelettes ne devraient pas durer plus deux minutes. Mais, manque de bol, la météo se dégrade, la pluie s'installe pour de bon. Nouvel éclat de rire. Nous allons nous réfugier sous une palapa.

Et voici comment j'ai rencontré mon premier pote sur l'île. Il m'aura fallu moins de deux heures pour sympathiser avec quelqu'un. Je m'auto-congratule. D'autant que la surprise ne s'arrête pas là. Yoan vient en vacances depuis bientôt vingt ans à Maurice. Par conséquent, il connaît du monde qu'il s'empresse de me présenter. Nous voilà débarquant au bar Mafiozzo où il m'introduit auprès de l'équipe. J'accroche bien avec Nicky, le manager, et Kenzo, DJ à ses heures perdues. S'ensuit un apéro chez des Allemands puis chez un autre copain. Je suis très bien reçue par chacun d'eux, tout est fait pour que je me sente en confiance.

On peut dire que c'est un sacré démarrage dans ma nouvelle vie, je n'ai pas eu de temps mort. L'après-midi file. Je suis d'ailleurs en train de siroter mon énième verre quand je réalise soudain que j'ai oublié le code d'entrée de la résidence qui ferme ses portes à 22 h, soit dans quelques minutes. D'un flegme indéfectible, André, le Mauricien chez qui nous faisons perdurer l'apéro, me demande où je réside. Je lui donne le nom.

Nonchalamment, il décroche son téléphone et demande au réceptionniste, un copain, de lui fournir le code. En trois secondes, le problème est réglé. Lequel, d'ailleurs ? J'ai littéralement halluciné. J'éclate de rire devant tant de facilité. Je vous mets au défi de faire la même chose en France. Je sens que je vais me plaire ici.

Le lendemain, je me rends au Mafiozzo, situé, si l'on peut dire, au centre du village. Ainsi débute ma routine café, accompagné de Kenzo, qui se joint à ma table dès le premier matin. Soucieux de me voir ne rien manger, il me fournit en fruits et en crêpes coco. C'est trop mignon. Nouvelle vie, changement de climat : mon appétit est réduit. Normal ! Chaque matin, je me force à manger des bananes et à boire un café.

Au fil des jours, je fais la connaissance de Magalie et Jean-Luc, un couple inséparable bien connu dans les parages. Ils fréquentent quotidiennement ce bar, et nous finissons par échanger. En France, lui avait géré l'entreprise familiale de pompes funèbres jusqu'à sa retraite, qu'il avait choisie de prendre à cinquante ans, un projet qu'il avait défini dès sa vingtaine. Il avait tenu ce cap toutes ces années. C'est au travail qu'il avait rencontré celle qui allait devenir sa femme, alors sa secrétaire. Depuis, ils ne se sont plus quittés, traversant les décennies main dans la main.

Installés depuis dix-huit mois à Maurice, ils se sont vite intégrés à la vie locale. Lui est devenu entraîneur de football et dirige chaque semaine l'équipe d'adolescents avec dévouement et persévérance. Elle, donne des cours de français aux enfants et prend le relais auprès des jeunes lorsque c'est nécessaire. Ce duo de choc commence sa journée invariablement de la même manière : achat du pain et du journal, suivi d'un café au Mafiozzo.

Ils deviennent rapidement les compagnons de mon rituel café-bananes, moment durant lequel Jean-Luc parcourt

l'hebdomadaire local. Il nous abreuve de nouvelles qui déclenchent systématiquement, chez moi et Mag, blagues et commentaires en tout genre. Hilarant ! De fil en aiguille, je rencontre les résidents de Flic en Flac à qui je fais passer le mot que je veux louer un véhicule et un appartement.

Le troisième jour, je déniche une voiture. Le tout joué « à la cowboy » : le type dépose une Nissan devant chez moi, me tend les clés et réclame un mois de location en liquide. Zéro contrat, évidemment. « Heuuuu non ! On ne va pas faire comme ça. » Gentiment, il m'explique qu'il ne procède pas ainsi habituellement avec les étrangers, mais qu'étant une amie de Johnson (rencontré la veille au bar, le mot « ami » me semble un peu fort, avouons-le), il veut bien faire une exception. Il ajoute qu'il est le seul à prendre des risques, puisqu'il me confie la voiture. Je ne manque pas de lui rétorquer que si je lui remets un mois de location en cash, sans reçu ni contrat, il pourrait la récupérer dès le lendemain sans que je ne puisse rien prouver. Mon aplomb semble le décontenancer. Finalement, je lui propose de le payer chaque semaine directement chez lui. Après réflexion, il accepte. Affaire conclue, et pour un tarif imbattable. Hip hip hip !

J'enchaîne en répandant le bruit toute la journée que je cherche un appartement meublé. Initialement, je comptais faire le tour de l'île avant de choisir où m'installer. Mais ce démarrage prometteur dans cette bourgade me plaît tant que je n'ai aucune envie de bouger. Le neuvième jour, Kenzo me présente Jess, propriétaire de six logements dans une résidence en bordure du village. Admirablement tenue et sécurisée, la propriété comporte une piscine bien agréable, des tables de pique-nique, des places de parking et un portail sécurisé. Plusieurs appartements sont libres ; Jess m'en fait visiter trois. Après une négociation sur le loyer, nous convenons d'un paiement en liquide, mais avec reçu cette fois. Le courant passe bien avec lui.

Il inspire sérieux et confiance. J'emménage dès le lendemain dans mon nouveau chez moi, un T3 entièrement équipé et moderne pour un loyer vraiment abordable, toutes charges comprises. Rien d'autre à débourser, pas même Internet. Impeccable !

Mais bien que tout se profile pour le mieux dans ce paradis terrestre, je peine toutefois à m'adapter. J'ai des coups de blues. Tout est allé si vite, tout est si nouveau. Je suis seule dans cet appartement, mélancolique. Mes amis en Angleterre me manquent. Je pense à ma petite Chloé, avec qui j'avais développé une belle complicité. La pétillante Céline, gaie comme un pinson, qui inonde de bonheur chaque endroit où elle passe. Manu, très gourmand, avec qui j'explorais les restaurants et les ruelles de Brighton. Éric et Magalie, ce couple plein d'énergie, avec qui je partageais des soirées drôles et chaleureuses au sein de leur adorable famille.

Je repense à ma maison en bord de mer, dans l'un des meilleurs quartiers de Brighton, ville ultra animée et tendance. Ma chambre était immense ; j'y avais fait un coin salon. Recevoir mon fils y était confortable. Je revois mes soirées avec Michael, un de mes colocataires, affalés dans le canapé à descendre une bouteille de vin tout en nous racontant nos dernières frasques. Je pouvais garer Louise dans le square privé que nous avions. Ahhhh, ma Mini, ce que j'ai pu l'aimer, ma titine. Toute grise au toit ouvrant, avec ses rayures et ses loupiotes rondes à l'avant. Elle avait de l'allure, ma voiture. Une vraie Mini à l'anglaise : sooo British !

J'ai fortement hésité à tout quitter, consciente de la chance que j'avais d'avoir tout cela en Angleterre, et plus particulièrement dans une ville comme Brighton où se loger relève de l'exploit tant c'est cher. Mais ces hivers si longs et ces étés si courts me pesaient. Cette vie huilée à l'éternel recommencement m'étouffait. Chaque jour, chaque année se

répétait. Un cycle identique, une même ritournelle. Ce mode de vie créait en moi une dissonance, quelque chose qui ne trouvait pas d'écho. Toute cette mélodie sonnait faux. La nécessité de comprendre et de me libérer de tout ça s'est faite plus forte.

Et puis j'ai laissé Hidalgo. Deux ans à se fréquenter en secret. Je m'attachais à lui mais il n'était pas libre, je voulais que ça cesse. Je n'ai jamais vraiment su ce qu'il ressentait pour moi, pas grand-chose je suppose, même si notre relation avait quelque chose de passionnel. Nos échanges charnels étaient toujours sulfureux ; on se dévorait littéralement. Mon attirance pour lui n'a jamais faibli. La sienne pour moi non plus, d'ailleurs. Nous nous voyions plusieurs fois par semaine, ce qui intriguait mes colocataires, qui ne croyaient pas à une simple histoire sans attaché.

Par moments, cette liaison me comblait par ses avantages : des relations sexuelles constamment assouvies tout en conservant ma liberté, la possibilité d'aller butiner ailleurs. Je travaillais, je sortais, je voyais mes potes et je l'avais, lui, régulièrement. Un arrangement plutôt confortable, d'autant qu'il m'apportait les câlins en prime. Mais à d'autres, elle me pesait. La place qu'il occupait en laissait finalement peu à un éventuel « Autre ». Je sentais que je glissais, que je commençais à me perdre dans une dynamique qui ne mènerait à rien.

Pour autant, je n'étais pas dupe. Même s'il avait été disponible, j'étais convaincue que notre couple n'aurait jamais fonctionné. C'est quelqu'un bourré d'habitudes, enferré dans une routine à tous les niveaux, avec un besoin fort de sécurité. Je rêve de voyages et d'aventures, là où lui aspire à la stabilité. J'imagine une vie de bohème, simple et légère, tandis que lui est obnubilé par l'accumulation de richesses et le patrimoine.

Posséder des biens ne me rassure pas ; c'est même le contraire. Je me sens emprisonnée, esclave d'actifs qui dépendent de moi, de ma gestion. Je supporte de moins en

moins les contraintes et les responsabilités. Tout ce stress, ces obligations pour soi-disant garantir un avenir serein, une assurance pour la vieillesse. Une fois encore, je serai peut-être morte demain. Ce système me pèse. Je ne me retrouve pas dans ce modèle. Je pense qu'on nous a vendu ce concept pour faire de nous des victimes consentantes. Plutôt bien ficelée l'affaire, en y réfléchissant.

Je veux qu'on me foute la paix. J'en ai déjà marre des factures dans la boîte aux lettres et des diktats de la société. C'est sans doute pour ça que j'admire autant les oiseaux. Je les trouve magnifiques à virevolter où bon leur semble. Leur liberté est tellement vaste. Imaginez cette sensation de voler, quand et où bon vous semble, à faire ce que vous voulez. Je crève d'envie de légèreté.

Voilà le contexte de mon arrivée sur cette île. Mon besoin irrésistible de m'évader et de tout envoyer bouler m'a conduite sur ce bout de terre isolé en plein océan Indien, où règnent soleil, chaleur et nonchalance. Entre joies et découvertes surviennent quelques états d'âme, mais rien ne me dévie du cap que je me suis fixé.

Munie de mon diplôme de coach sportif, je commence la rédaction de mon business plan, indispensable pour créer une entreprise à Maurice. Ce document me permettra de décrocher un visa de trois ans. Seulement voilà, j'ai un immense dilemme, je m'acharne sur quelque chose que je ne désire pas vraiment. Au fond de moi, débuter cette activité ne me motive pas, mais je ne sais pas quoi faire d'autre. Je suis en panne d'inspiration. En réalité, je me tourne vers cette profession faute d'avoir trouvé mieux. J'adore le sport, mais l'utiliser pour les autres ne m'anime pas.

Si j'avais d'autres compétences, je m'en servirais. Mais lesquelles ? Et pour quoi faire ? J'admire ceux qui ont une vocation. Ils n'ont jamais eu à se poser cette sempiternelle

question : « Qu'est-ce que je vais faire ? » C'est le refrain de ma vie. Je me pose inlassablement cette question. Quoi que je fasse, elle me laisse tranquille un temps, puis revient inexorablement. C'est pénible à la longue, je me lasse de moi-même.

Il me semblait pourtant avoir fait un grand pas en envoyant tout paître et en recommençant à zéro. Mais de toute évidence, ce n'est pas suffisant. Alors quoi ? Qu'est-ce que je n'ai pas compris ? Quel chemin suivre ? Je suis perdue. Je ne sais plus. Et encore cette dissonance... C'est dur. Je suis mal, mais je ne dis rien. Faire face, assumer ses choix, aller au bout : voilà mes leitmotivs quotidiens. Je poursuis donc le travail sur mon business plan, le cœur lourd mais disciplinée.

Le rendez-vous est pris avec l'administration, affichant sur mon calendrier une date butoir à laquelle le dossier doit être prêt. Je prends conscience que je suis en train de recréer le même type de vie qu'avant : un appartement similaire, un boulot quotidien. Mon conditionnement me ramène une fois encore à créer un semblant de stabilité. Sans m'en apercevoir, je reproduis ce que j'ai toujours connu : la vie sociétale qu'on nous a inculquée.

Or, je n'en connais pas d'autre. Mon imagination est au point mort. J'ai beau avoir une personnalité hors du moule, je colle quand même au schéma imposé. Je gravite malgré moi dans ce monde modelé par une poignée de blaireaux avides de pouvoir. Je le vis comme un étau qui se resserre, sans la moindre créativité pour m'en libérer.

Et puis, un matin, Jean-Luc lit un article à propos d'un certain virus qui fait pas mal parler de lui dernièrement.